

M. le duc d'Annale ; un rapport de M. le gén. Lamoricière, daté du bivouac sur l'Oued-Flitat, justifie cet espoir.

«Le 19 mai, au matin, dit M. le gén. Lamoricière, je partis de mon bivouac sous Taret, et je marchais sur le bord du Serson, dans la direction des Sebain-Aloun, pour surveiller les passages, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le dire plus haut, lorsqu'un nègre, et, un instant après, une famille de Hachems, échappée de la tribu, m'annoncèrent l'enlèvement de la smala, exécuté le 17 au matin, à Taguin, par Mgr. le duc d'Annale. Je fis presser le pas, et je mis ma cavalerie en avant. Nous ne trouvâmes plus rien à Mechera et Richi, mais il était facile de reconnaître le passage de la tribu. Nous la suivions par Loha, et bientôt, quelques spahis envoyés en avant ramenèrent les prisonniers.

«M. le lieutenant-col. Couscarens fit alors prendre le galop et joignit en peu d'instans toute la tribu. Par son ordre, M. le capit. de Cotte, du 2e chasseurs, avec un peloton de ce régiment et des cavaliers d'élite des spahis, allongea l'allure et gagna la tête des fuyards, pendant que le reste, soutenu des cavaliers de Mustapha, les entourait de toutes parts.

«Ces gens n'essayèrent point de résister ; les réguliers de l'émir lui-même qui pressait leur retraite, mirent peu de dévouement à les défendre, et tirèrent sur eux au dernier moment, comme pour les punir de leur inertie. A dix heures du soir, après une course de 9 à 10 lieues, nos cavaliers ramenèrent vers le camp une population d'environ 2,500 âmes, avec ses troupeaux, ses chevaux, et ce qu'elle a pu sauver des deux catastrophes.

«Je ramène à ma suite toute cette population ruinée, et je vais la faire reconduire dans la plaine d'Egris, d'où elle est partie il y a un mois à peine. Malgré leur défection récente, je ne puis enlever à ces gens leurs troupeaux qui forment leur unique ressource. Ils sont exténués de fatigue et de faim ; j'ai été obligé de leur donner aujourd'hui un jour de repos et de leur livrer un peu de biscuit. Les Salamas et Krallafus, d'après mes ordres, viennent de leur envoyer quelques provisions. On viendra au-devant d'eux de Mascara et on les aidera sur la route.

«La prise de la smala était, dans l'état actuel des affaires, ce qui pouvait porter le coup le plus sensible à l'influence d'Abd-el-Kader. Tous nos Arabes en sont profondément impressionnés.

«Je vais essayer de profiter de l'ébranlement causé par tous ces graves événements, et de ramener, de gré ou de force, les tribus qui errent en ce moment sur le bord du Serson. Quelques renseignements me donnent l'espoir de les atteindre.»

Un rapport de M. le commandant de Bar, d'Alger, 2 juin, confirme également la nouvelle importante de l'arrivée à Médéah de M. le duc d'Annale ; le prince y a ramené sa prise sans avoir eu besoin de brûler une seule amorce depuis le combat du 16 mai. M. le commandant de Bar indique les premières dispositions qui ont été prises pour les nombreux prisonniers fait par M. le duc d'Annale :

«Les prisonniers de marque, environ 300, arriveront demain à Alger, où j'ai fait préparer leur logement à la Casbah ; ils y seront gardés avec soin, mais bien traités. Parmi eux se trouve la famille entière de Ben-Allah-Sidi Embareck. Les autres prisonniers, au nombre de 3,502, de la tribu des Hachem-Qarrabas, arriveront ce soir à la maison-carrée. Je les ai fait placer dans les environs, derrière l'abîme sur la rive droite de l'Haratch. Ils se trouveront ainsi en dehors des grandes communications, et pourront faire paître les bœufs porteurs et bêtes de somme qui leur ont été laissés, et qui sont en très grand nombre. Ils seront surveillés par le détachement de tirailleurs indigènes qui est à la maison-carrée, et par les cavaliers de la tribu des Ariba, établis en avant. J'ai désigné un capitaine et des sous-officiers pour les administrer et faire les distributions. M. le colonel Vial, commandant supérieur du Sahel, et M. le lieutenant-col. Dumas, directeur des affaires arabes, en auront la haute surveillance. Ces malheureux sont dans un état de misère et de prostration de forces qui fait peine à voir.»

A la suite de la razia que M. le gén. Gentil a faite le 16 mai sur les Flitras rebelles, une fraction de ses troupes a dû soutenir un combat difficile mais glorieux ; M. le lieutenant-général Bugeaud en parle ainsi dans une dépêche, datée d'Orléans-ville (Ez-Esnam), 25 mai :

«Cinquante-et-un chasseurs d'abord, auxquels soixante sont venus se réunir un peu plus tard, ont soutenu longtemps les efforts de trois ou quatre cents cavaliers réguliers et de 1,000 à 1,200 chevaux des tribus. Les chasseurs ne pouvant plus combattre comme cavalerie, se sont réfugiés sur une butte où se trouvent le marabout de Sidi Rached et un cimetière. Ils ont mis pied à terre, ont entouré leurs chevaux, et couchés à plat-ventre, pour ne pas être tous tués par un feu très supérieur, ils ne se relevaient que pour repousser les cavaliers réguliers et les gens des tribus qui avaient mis également pied à terre pour les enlever. Ils ont ainsi rendu vains les efforts répétés de cette multitude, et quand après plus de 2 heures de résistance, ils ont été déivrés par un bataillon du 3e, que commandait M. Bouillon, il y avait 14 chasseurs tués et 32 blessés. 37 chevaux avaient aussi péri sous les balles. Le bataillon du 3e s'est aussi très bien conduit ; mais ce qu'il y a de plus remarquable, selon moi, c'est l'action du capitaine Favas, qui, avec 60 chevaux, traversa toute la cavalerie ennemie pour venir partager le sort des 51 chasseurs qui avaient été enveloppés les premiers. Il est devenu l'âme de la défense, et cependant sur sept officiers, il est le seul qui n'ait pas été blessé.

Le bruit qui s'était répandu depuis quelques jours qu'Abd-el-Kader avait été blessé dans le combat du 19 mai, est confirmé aujourd'hui par plusieurs

lettres dignes de foi arrivées par le courrier d'Afrique.

On lit dans le *Moniteur parisien*, du 13 juin :

«La blessure d'Abd-el-Kader est confirmée par plusieurs lettres dignes de foi, arrivées aujourd'hui par le courrier d'Afrique. Le bruit s'était répandu ce matin que l'émir était mort des suites de cette blessure, reçue dans le combat si vaillamment soutenu par le 2e chasseurs d'Afrique et les spahis, le 19 mai ; mais rien jusqu'à présent ne justifie ce bruit.

LA CONQUE DU TREPASSE.

LÉGENDE NORWÉGICIENNE.

Quand le jour s'éteint pâle et morne derrière le pic sauvage qui dépasse de toute sa hauteur la ville de Drontheim ; lorsque la vague vient briser contre les aïgues son vagissement de glaces, quelle est cette femme, cette femme aux pauvres vêtements, au visage sombre et dévasté, qui erre la nuit sur la grève solitaire ? Que fait-elle auprès de cette croix de bois que soutiennent quelques pierres ? Fait-elle sa prière pour celui qui n'est plus ? pleure-t-elle sur une tombe chérie ? Il n'y a là qu'un simulacre de fosse, un sépulchre vide figurant la mort. Pourtant elle vient s'y agenouiller et pleurer... Tenez, par moments elle écoute, elle regarde au loin pour voir si l'abîme ne lui rendra pas la pauvre carène et ceux qu'elle portait ; l'abîme gronde, il gémit, la vague se soulève, et il n'y a pour elle sur le rivage que la solitude et la douleur.

—Entendez-vous la conque retentir, dit-elle par moments ? Oui, ce sont eux ; ils reviennent après une longue absence... mais non, je m'étais trompée !

Et Jannua, Jannua la pauvre folle, est demeurée morne et désespérée. Qui est donc cette pauvre femme ? C'est tout une lamentable histoire, un drame funèbre qu'on vu naguère les rivages glacés de la Norvège, et que je vais vous raconter en peu de mots.

Non loin de la baie Profonde, sur l'un des côtés de cette vaste échancrure que décrit le fleuve en tombant du haut des rochers, était une pauvre cabane ; ses murs étaient construits en granit, quelque peu de mousse fermait les fissures de la pierre, un pauvre toit d'écorce, que la tempête soulevait parfois, la recouvrait. C'était une misérable habitation de pêcheur dans toute sa simplicité, une de ces petites huttes norwégiennes, telles qu'on les aperçoit à la côte lorsque l'on navigue dans les mers du pôle. On y jouissait d'un magnifique coup d'œil : des immenses roches grises, formant de vastes entassements, se hérissaient de bouleaux secouant sous le vent leur blanche chevelure ; on voyait le torrent écumeux qui mugit nuit et jour, précipitant dans l'abîme les pins énormes, les mélèzes brisés, qui flottent ensuite en mille éclats, dépouillés de leurs branches, sur la surface de la baie. Le creux des ravins fournissait quelques pâles fleurs ; il y avait des oiseaux sauvages sur les rameaux du chêne, des poissons en abondance dans les anses profondes, mais il n'y avait, dans cette pauvre habitation, qu'une vieille femme et un jeune enfant, qui ne pouvaient guère apprécier l'imposante majesté de ces grands spectacles d'une nature sauvage ; ils étaient pauvres, parce qu'ils ne pouvaient manier l'aviron, ni passer la nuit sur des rochers glacés pour se procurer des moyens d'existence. Ils vivaient dans la privation et la douleur... Cependant le jeune garçon avait atteint les premières années de l'adolescence ; il avait vu ses forces s'accroître, et avec elle cette première inquiétude de la jeunesse qui nous porte à prendre notre place dans la vie.

—Mère, dit-il un jour, nous sommes bien pauvres ; le vent agite sans cesse notre cabane ; nos fourrures sont bien usées ; le froid passe à travers nos vêtements ; nous avons à peine quelques méchants poissons fumés pour apaiser notre faim, et je me rappelle qu'il n'en était pas ainsi du temps que mon père vivait, du temps qu'il voyageait sur les mers, portant l'habit du matelot.

—Oui, mon fils, répondit la pauvre femme ; oui, mon cher Volff, l'abondance a régné autrefois dans notre cabane ; nous n'avons manqué de rien tant que mon mari était plein de vie, mais le navire qui l'a emporté n'a plus reparu ; voilà bientôt dix ans que nous n'avons eu de ses nouvelles.

Sans doute, c'est l'inconvénient du métier ; le marin ne peut guère espérer d'autre sépulture que la vague ; il n'y a guère pour lui d'autre chant de mort que celui de la tempête et des flots qui s'unissent ensemble pour célébrer son trépas ; mais tant qu'il vit, il a de beaux habits, sa mère ne manque de rien, et la pauvre cabane où il est né devient la plus jolie maisonnette de la côte, sans compter que tous les ans il y rapporte une bourse bien rondelette.

La tendre mère pleura au souvenir de son mari englouti par les flots ; elle pleura surtout en voyant que la vocation de son fils l'appelait à la mer ; mais rien ne put arrêter celui-ci, et il se fit marin ; elle le vit léger et intrépide monter sur les haubans ; elle admira son courage, sa bonne grâce sous ses nouveaux vêtements ; elle regarda pendant plus d'un jour filer le navire à l'horizon ; elle considéra attentivement sa poupe dorée, ses banderoles jaunes et bleues qui flottaient dans l'air ; elle les examina comme une chose que l'on cherche à reconnaître, puis elle revint toute solitaire verser des larmes dans sa cabane.

Durant trois années, elle n'entendit parler de rien. Quelques navires passaient bien au loin, mais sans s'approcher jamais de la côte. Un jour cependant il y en eut un qui mit à l'ancre ; soit qu'il fût à une grande distance, soit qu'il restât enveloppé par une brume épaisse, on l'apercevait à peine ; il semblait attendre ; il paraissait contempler le rivage de loin, mais il n'approchait pas. Durant la nuit, les brumes se dissipèrent, le vent devint froid et